

## Trêve

Il semble que les négociations délicates et complexes qui se déroulaient entre Alexandrie et Versailles aient fait un pas vers le succès, comme on le dit. Le président du Conseil démissionnaire a accepté de prolonger les causes de la crise jusqu'à son arrivée en Égypte et a également accepté qu'une réception soit organisée en son honneur, mais après son arrivée et non le jour même de son retour.

Il paraît que la situation politique de l'Égypte était exposée aux plus graves dangers et qu'une série de catastrophes immenses et terrifiantes se préparait à s'abattre sur ce malheureux pays si Dieu n'était intervenu dans Sa miséricorde et Sa bonté, adoucissant le cœur de Sidqi Pacha et mettant sur ses lèvres des paroles qui ne résolvent ni n'abolissent la crise, mais ne font que la reporter pour un temps.

L'Égypte pourra donc respirer, remplir ses poumons d'air pur et rassembler dans ces quelques jours assez de force et de fermeté pour supporter le choc violent qui devra inévitablement se produire mardi ou mercredi, ou peu après. L'Égypte doit ce soulagement provisoire et ce repos limité à la diplomatie, à l'activité, au talent et à l'habileté dont a fait preuve la légation égyptienne à Paris.

La légation mérite donc les félicitations et les éloges. L'un des deux camps engagés dans la négociation a déjà rempli ce devoir : le président du Conseil démissionnaire a chaleureusement loué notre légation lorsqu'il montait hier dans le train. Il ne reste plus qu'au second camp de lui adresser à son tour les remerciements et les louanges qui lui sont dus.

Peut-être même le ministère publiera-t-il un communiqué officiel détaillant les efforts fructueux de notre ministre plénipotentiaire à Paris, qui a réussi à adoucir quelque peu l'entêtement du président du Conseil et a ainsi permis à l'Égypte de se réjouir de son retour — alors qu'il aurait pu encore différer son voyage après l'avoir avancé — et a permis aux ministres de retrouver leur chef et de discuter avec lui dans l'espoir de le détourner de cette démission tombée, comme disent les Français, « comme un cheveu dans la soupe ».

Quoi qu'il en soit, nous vivons maintenant une trêve qui a commencé hier lorsque le président du Conseil est monté dans son train. Elle durera trois jours complets, peut-être un peu davantage. Mais cette trêve n'apaisera ni les craintifs dans leur peur, ni les ambitieux dans leur ambition, ni ceux qui s'agitent entre les deux camps dans leurs manœuvres.

Les cœurs des ministres continueront de trembler d'inquiétude et d'appréhension. Les cœurs des

aspirants ministres continueront de battre d'espoir et d'attente. Et les intrigants poursuivront leurs efforts de coalition, de composition, de rapprochement et de négociation afin de préparer un ministère capable de succéder à Sidqi Pacha, un ministère qui paraisse au moins répondre à quelques-unes des conditions proclamées pour tromper le peuple, bien que personne ne soit réellement trompé, pas même ceux qui les proclament.

Il semble que le correspondant du *Times* au Caire exprime les souhaits de certains groupes lorsqu'il annonce à son journal que le futur ministère réunira tous les partis sauf le Wafd, et qu'en raison de cette coalition et de la nature des partis qui y participeront il sera capable de porter le lourd fardeau que Sidqi Pacha lui-même n'a plus pu supporter et qu'il a dû rejeter de ses épaules fatiguées.

Ce serait donc ce « gouvernement national » dans lequel, comme l'a dit autrefois un ancien ministre, il n'y a rien de véritablement national. Ce serait également une version incomplète de la formule autrefois souhaitée par Sir Percy Loraine sans jamais parvenir à la réaliser.

Dans tous les cas, cela ne représente qu'une nouvelle tentative pour dissimuler l'échec éclatant et scandaleux auquel a conduit la politique de cette « époque heureuse ». Et comme toutes ces tentatives, elle exigera d'immenses efforts et de pénibles sacrifices pour finir seulement dans la déception, l'amertume et le regret.

Tout Égyptien qui cherche à prolonger la politique de cette « époque heureuse » trahit sa patrie, car cette époque n'a apporté aucun bien à l'Égypte. Elle ne lui a donné que les pires formes d'oppression, de coercition, de despotisme et de préférence pour les intérêts immédiats au détriment des devoirs nationaux éternels.

Si l'Égypte avait réellement tiré le moindre avantage de cette politique, les journaux anglais ne l'approuveraient pas avec autant d'enthousiasme ni ne la défendraient avec autant d'ardeur. Ces journaux ne peuvent être plus égyptiens que les Égyptiens eux-mêmes. Ce sont avant tout des journaux anglais, attachés avant tout aux intérêts anglais.

Ainsi, lorsque nous les voyons louer la politique bâtie par Sidqi Pacha et Sir Percy Loraine et applaudir ses résultats, nous savons avec certitude qu'ils le font uniquement parce que cette politique a permis à l'Angleterre d'obtenir les avantages immédiats qu'elle recherchait.

Quiconque lit ce que publie le *Times* ne peut douter de l'existence d'une alliance entre les chercheurs

d'intérêts en Égypte et ceux d'Angleterre afin de soutenir cette politique imposée à l'Égypte contre sa volonté.

Les alliés égyptiens obtiennent les fonctions, le prestige et l'autorité qui les accompagnent. Les Anglais obtiennent la satisfaction de leurs ambitions, la défense de leurs intérêts, l'extension de leur influence et la consolidation de leur pouvoir. Quant à l'Égypte, elle doit fournir à tous ce qu'ils désirent, quels qu'en soient le coût, l'effort, l'humiliation, la faim et la souffrance.

Tout Égyptien qui contribue, de près ou de loin, à prolonger le régime établi par Sidqi Pacha et Sir Percy Loraine trahit son pays, car il ne fait qu'aider à maintenir ce que le *Times* lui-même reconnaît : le gouvernement des Égyptiens contre la volonté des Égyptiens.

Il se trahit aussi lui-même, car il sacrifie sa dignité, sa tranquillité, son devoir et sa conscience pour des avantages immédiats sans valeur durable, avant de découvrir le même sort misérable que celui qui frappe aujourd'hui ceux qui ont gouverné l'Égypte selon cette politique pendant plus de trois ans.

Quelle folie extraordinaire chez ces ambitieux impatients de croire qu'ils seront plus heureux que ceux qui les ont précédés dans la convoitise et la précipitation. Ils s'imaginent qu'ils réussiront là où le président du Conseil démissionnaire et ses alliés ont échoué.

Pourtant le peuple égyptien, qui a usé un ministère après l'autre et réduit à néant les efforts de ceux qui l'opprimaient, demeure inchangé. Il ne s'est ni affaibli ni soumis. Il n'a abandonné ni ses droits ni sa dignité. Au contraire, sa victoire contre les ministères de violence et de coercition n'a fait qu'accroître sa foi en ses droits, sa confiance en lui-même et sa capacité à patienter, lutter et résister.

Ceux dont la bouche salive d'envie devant le pouvoir et dont le cœur bondit d'impatience à l'idée de l'autorité feraient bien de réfléchir longuement et d'apprendre des exemples de ceux qui les ont précédés. Ils doivent comprendre que celui qui entre dans un ministère fondé contre la volonté de la nation ne fait qu'emprunter une route déjà parcourue par d'autres et qui ne mène qu'au malheur.

Quant à toi, peuple égyptien, tu dois voir, lire et comprendre ce que tu vois et ce que tu lis. Tes adversaires anglais proclament ouvertement leur satisfaction devant ces trois années où tu as goûté l'humiliation et la souffrance. Ils prétendent que tu n'as jamais été plus heureux qu'au cours de cette époque et cherchent des alliés afin de la prolonger indéfiniment.

Crois-tu réellement les Anglais sincères ? Crois-tu avoir prospéré sous le gouvernement du président du Conseil démissionnaire ? Crois-tu être devenu rassasié après la faim, riche après la pauvreté, honoré après l'humiliation ? Désires-tu réellement que cette « époque heureuse » se prolonge afin d'ajouter bonheur à bonheur et satisfaction à satisfaction ?

Non. Si tu avais réellement été heureux et satisfait, les Anglais eux-mêmes n'auraient pas été contraints de transférer leur représentant, et le président du Conseil lui-même n'aurait pas été obligé de démissionner.

Non, tu n'es pas satisfait et tu ne dois pas l'être. Tu n'as pas peur et tu ne dois pas avoir peur. Tu es un peuple patient et persévérant qui préfère la paix et le bien-être, et qui sait que sa victoire dépend de sa capacité à préserver cette paix sans désespoir, sans faiblesse, sans division et sans soumission.

Persévère donc dans ta patience, car rien n'irrite davantage tes ennemis que la patience. Persévère dans ta foi en tes droits et dans ta confiance en toi-même, car rien ne vainc mieux les ennemis que la confiance et la foi. Et souris avec ironie aux ambitieux impatients comme tu as déjà souri avec ironie aux vaincus et aux déçus.